

tous les repas de la campagne en pareille occurrence, tous, amis, parents et la jeune fille, allèrent faire un tour ensemble sur la place de la foire où se trouvaient les attractions de la fête. Toute la population et nombre d'étrangers étaient là, formant plusieurs milliers de personnes. Yvonne, qui n'avait encore rien vu pour ainsi dire, était véritablement éblouie par le spectacle qu'elle avait sous les yeux.

Les baraques foraines avec leurs grandes toiles-annonces, grotesquement peintes, grossièrement brossées, étaient pour elles des chefs-d'œuvre de peinture. Les pîtres sur leurs tréteaux, débitant leurs boniments cocasses, l'intéressaient énormément ; la parade, les lazzis, les quolibets et les soufflets postiches que s'envoyaient les paillasses, la faisaient rire aux larmes. Plus loin, les tables de jeux, les éblouissants étalages d'articles utiles et de fantaisie, connus sous le nom de blanches, et surtout les luxueux carroussels à chevaux de bois, écarquillaient ses yeux comme s'ils venaient de naître à la lumière. Les sons stridents du cuivre, la voix grave des grosses caisses, le roulement des tambours, le son aigu des fifres et flageolets, les vibrations nasillardes des cymbales, toute cette harmonie assourdissante, infernale et cacophonique des fêtes foraines la charmait comme si elle eut ouï les chefs-d'œuvre de l'Opéra. La houle humaine, ses cris, ses chants, les appels des saltimbanques : " Entrez, mesdames et messieurs, c'est deux ronds, deux sous seulement, ça va commencer, é, é, é, qu'on se le dise, en avant la musique ! " Tout ce tintamarre, ces cris discordants, ce tohu-bohu d'une fête populaire, absorbait absolument la jeune fille.

Tout en marchant, on arriva au bal champêtre. Quelques douzaines de groupes se trémoussaient là, au milieu d'une grange, ainsi que cela se fait dans les campagnes. Comme il n'est pas plus défendu de voir danser que de regarder des fous dans leurs contorsions, les parents d'Yvonne lui permirent de jeter un coup d'œil sur ce spectacle de gymnastique mondaine. La naïve enfant suivait curieusement le va et vient rythmé et cadencé des danseurs mais sans désir de s'y mêler.

Pendant ce temps, elle ne s'apercevait pas qu'un jeune homme qui paraissait chercher une partenaire pour la danse, la considérait avidement. Vingt-cinq ans environ, bien découplé, air dispos, torse d'Apollon, visage aux traits agréables, en un mot, beau garçon, trop beau même, et distingué, tel était le personnage. Cependant, il y avait dans l'œil du jeune homme quelque chose de dur, de sceptique et de hardi qui refroidissait l'admiration que provoquait d'abord son beau physique.

Sous le rapport social, c'était le fils unique d'un riche fermier mort depuis un an. Propriétaire d'une des plus belles terres du pays, et célibataire, il vivait luxueusement sur son domaine rural.

Il s'approcha de la jeune fille et lui demanda galamment si elle voulait lui accorder l'honneur de la prochaine contredanse. A ces paroles, auxquelles elle ne s'attendait pas, Yvonne fit un soubresaut comme si elle eut été piquée par un serpent ; elle se remit aussitôt et répondit timidement au monsieur qu'elle ne tenait pas à danser, que, d'ailleurs, elle ne le savait guère. " Au reste, voilà mes parents, dit-elle, en les désignant, adressez-vous à eux. "

Le jeune homme accosta les parents et formula sa requête. Ceux-ci connaissaient l'individu comme tout le monde ; ils savaient qu'il était un des plus riches propriétaires du canton, mais ne savaient rien de ses antécédents. La vérité est que personne ne le connaissait intimement, car il venait assez rarement au bourg et vivait très retiré dans sa ferme au milieu d'un nombreux personnel de valets. Il ne la quittait que pour se rendre, de temps à autre, aux foires et marchés des villes voisines : il y coulait, à ces occasions, quelques jours d'une joyeuse vie ; bref, c'était un franc épicurien. Quelques-uns s'en doutaient, mais la plupart l'ignoraient.

Les parents d'Yvonne ne tenaient pas à ce que leur fille dansât, mais, flattés des attentions du beau et riche fermier pour leur enfant chérie, ils lui répondirent qu'ils la laissaient libre. Le galant sollicita la jeune fille assez longtemps ; il répugnait

à la vertueuse enfant de mettre le pied dans un bal public.

Pendant ce temps, les autres jeunes filles qui faisaient tapisserie en regardant danser, jaloussaient affreusement la charbonnière, ainsi qu'elles l'appelaient, d'être l'objet des galanteries du seigneur de la contrée.

Autant par convenance que par timidité, Yvonne accorda enfin un quadrille. Celui-ci achevé, le Narcisse demanda la faveur d'une nouvelle danse, mais Yvonne refusa en disant qu'elle n'aimait pas danser en public. Le fermier offrit alors un rafraîchissement à la jeune fille et à ses parents, au café voisin.

Comme c'est la mode d'aller au café en famille, un jour de fête populaire, nos bonnes gens acceptèrent l'invitation. Il était nuit quand on sortit de l'estaminet. A ce moment, les histrions battaient le rappel à grands renforts d'orchestre, et chacun se précipitait dans les tentes pour voir les luttes de l'hercule forain, le dompteur de fauves, l'ignivore ou mangeur de feu, le jongleur funambule, contorsioniste, etc.

Le jeune homme voulut payer ces différents spectacles. Les parents d'Yvonne s'y refusèrent, mais il y mit tant d'insistance, tant de galanterie, qu'ils finirent par se laisser vaincre. Pendant les représentations, le jeune galantin faisait la cour, *firtait*, selon l'expression nouvelle, avec la belle Yvonne.

Le cœur tout neuf de l'adorable enfant, et sans aucune expérience, se laissait peu à peu envahir par un sentiment nouveau qu'elle ne pouvait analyser, mais qui la troublait profondément : c'était tout à la fois de la crainte et de l'ivresse.

A la fin des spectacles pendant lesquels elle avait beaucoup plus écouté son cavalier que regardé les scènes qui se déroulaient à ses yeux, le cœur d'Yvonne ne lui appartenait plus.

Cependant, elle n'avait rien dit de compromettant, ne s'était nullement trahie, mais à la simple inspection de ses yeux, au trouble de sa voix, le jeune viveur s'était convaincu qu'il était possesseur du cœur de cet ange.

Les parents d'Yvonne ne se faisaient point illusion, et malgré ses avances, ils ne crurent pas un instant à des intentions sérieuses de la part du riche fermier à l'égard de leur fille pauvre, mais ils ne se doutèrent pas non plus que l'amour venait d'éclater dans le cœur de leur enfant. Par reconnaissance pour la générosité de celui qui leur avait fait les honneurs des curiosités de la fête, ils le laissèrent marcher en avant en donnant le bras à Yvonne, et eux cheminaient en compagnie de leurs amis chez qui l'on retournait.

Tout en devisant et riant entre eux des scènes comiques dont ils venaient d'être témoins, et couroyés par la foule, insensiblement, ils se trouvèrent distancés d'Yvonne et de son cavalier et bientôt ils les perdirent de vue ; cependant, les parents ne s'en émurent pas autrement, comptant bien les retrouver chez leurs amis. Mais, arrivé là, Yvonne n'était pas rentrée. Voilà les parents bien en peine ; il était environ dix heures du soir. Le père retourna vivement sur ses pas, parcourant le bourg, questionna, mais en vain. Yvonne et son galant restèrent introuvables.

Que se passait-il donc ? La chose la plus naturelle du monde, mais que Lafontaine a définie dans ce distique plein d'un terrible mystère :

" Amour, amour, quand tu nous tiens
" On peut bien dire : adieu prudence ! "

Yvonne, heureuse d'être appuyée sur le bras de celui qu'elle considérait déjà comme un ami, charmée par les paroles flatteuses du jeune homme qui lui répétait avec ardeur que, bien qu'elle fût pauvre, il l'aimait passionnément et qu'elle était la première femme qui eut conquis son amour, Yvonne, tout à ce langage de feu si nouveau pour elle, perdait complètement, pendant cette conversation, la notion du temps et du chemin qu'elle parcourait. Peu à peu le couple sortit de la foule et le silence se fit autour de lui ; mais, annihilée comme elle l'était, la candide enfant ne s'en rendit pas compte.

Tout à coup, à un moment où la verve de son compagnon commençait à tarir, Yvonne releva brusquement la tête et s'aperçut qu'elle avait dé-

voyé ; le bourg, avec les illuminations de la fête expirante, disparaissait derrière elle à une distance de près d'un demi-mille, et le bois était à deux pas. Comment avait-elle pu s'oublier au point de s'écarter aussi loin. Alors, elle se ressaisit : lâchant instinctivement le bras de son cavalier, elle le regarda avec effarement ; celui-ci ne broncha pas ; puis, pensant au chagrin que ses parents devaient éprouver en ce moment en ne la voyant pas avec eux, et au déshonneur qui pourrait jaillir sur sa réputation jusque là immaculée, elle se mit à pleurer amèrement et conjura le jeune homme de la reconduire auprès de ses parents. Son compagnon s'empressa alors de la consoler en lui disant que ses parents étaient derrière eux.

— Nous sommes sur le chemin de la charbonnière, que vous devez suivre pour regagner votre demeure, ajouta-t-il ; voici le bois où elle se trouve ; c'est également ma route, vu que ma ferme est située de l'autre côté de la forêt ; n'ayez donc pas peur et continuons, vos parents vont nous rejoindre, puisque tous vous devez repartir ce soir.

— Non, non, ils ne partiront pas sans me chercher ; oh ! je vous en supplie, monsieur, reconduisez-moi au bourg ! Si j'osais, je m'en retournerais seule, mais j'ai peur, ce silence de la nuit m'effraie ; vous êtes bon et honnête, n'est-ce pas, vous avez un caractère noble ! De grâce, veuillez me rendre à mes parents, et toute ma vie je vous en serai reconnaissante.

— Non, répondit le jeune viveur avec un étrange sourire.

La pauvre enfant jeta alors un regard d'épouvante sur cet homme. Était-ce bien celui auquel elle venait de s'attacher follement, qui lui-même venait de lui dire " je t'aime, " et qui, maintenant, se riait cyniquement de ses larmes ? Alors sa conscience se réveilla. Elle lui reprocha de s'être endormie dans une fausse sécurité, de n'avoir pas veillé sur elle-même, de s'être abandonnée à l'égard de cet inconnu à un sentiment que la prudence lui conseillait de contrôler ; oui, c'est ta faute, ta grande faute, lui disaient ses remords, si tu es maintenant à la merci de cet homme !

Aussitôt la peur l'envahit, et cette peur morale, surmontant celle de la nuit, elle se mit à courir dans la direction du bourg. Mais lui l'arrêta par le bras en lui disant avec un rire infernal :

— Trop tard, la belle.

Yvonne alors comprit tout : elle vit que ce misérable l'avait égarée en cherchant à détourner son attention par des paroles mielleuses, enivrantes, et que son amour n'était qu'une vile et infâme imposture.

La pauvre fille se débattit alors violemment et poussa un cri de détresse. Peines inutiles, hélas ! la plaine était déserte et le fermier, taillé en hercule, avait la force d'un athlète.

Il saisit les bras de la jeune fille et les lui ramena derrière le dos, lui mit la main sur la bouche ; puis, la soulevant comme il eut fait d'un enfant, le lâche s'élança dans les bois avec son fardeau. Un démon méphistophélique avait soufflé une horrible pensée dans le cœur de ce Faust cynique et, nouvelle Marguerite, la naïve, bonne et innocente Yvonne tombait victime de son imprudente confiance, comme la triste héroïne du drame légendaire de Goethe.

CHARLES VALEUR.

(La fin au prochain numéro)

S'il faut parler *haut* avec les sourds, avec les bonnetiers il faut parler *bas*.

* *

Un professeur à un élève :

— Ça, qu'est-ce que c'est ?

— C'est un é ouvert.

— Et ça ?

— Un é fermé.

Un éternuement oblige l'interlocuteur à s'interrompre. Et l'enfant de s'écrier :

— Ça, c'est un nez débouché.

Traits caractéristique de la SALSEPAREILLE DE HOOD la plus forte vente, le plus de mérite, les plus grandes guérisons. Essayez-la et jouissez de ses bienfaits.